

toute sa petite fortune. C'est avec cela que nous avons vécu, grâce à cela que j'ai pu t'élever, faire de toi un officier, le rêve de toute ta jeunesse.

—Je me souviens bien que, depuis ma plus tendre enfance, j'ai rêvé d'entrer à Saint-Cyr, mais je ne me rappelle pas quand nous avons quitté Kayzersberg. J'étais donc bien petit ?

—C'était en 1872. Tu avais par conséquent trois ans. Et il y aura de cela vingt-trois ans le 14 janvier prochain.

—Et, depuis cette date, tu n'as jamais eu la moindre nouvelle de mon père ?

—Pas la moindre.

—Cela prouve qu'il est mort, tu le vois bien.

—Dieu seul sait ce qu'il est devenu.

—Mais, depuis vingt-trois ans, tu dois avoir eu souvent besoin de faire préciser cette situation, soit pour administrer tes biens, soit pour faire consacrer tes droits à diriger ma vie ? N'y a-t-il pas, d'ailleurs, une prescription légale qui fixe un délai au delà duquel les absents sont considérés comme décédés ?

—Je n'ai jamais voulu m'adresser à la justice pour faire trancher cette question. J'ai agi comme si ton père était absent pour quelque temps seulement. J'espérais toujours. Et je dois reconnaître, d'ailleurs, que toutes les fois où j'ai eu à exercer mes droits de puissance maternelle, j'ai trouvé partout une extrême complaisance ; on a compris, à mes réticences, à mes demi-confidences, qu'il m'était pénible de faire la lumière sur cette question, et on a fermé les yeux.

—Pauvre maman, comme tu as dû souffrir toute seule, sans pouvoir confier ta peine à personne !

—J'aurais continué à garder cette peine pour moi toute seule, s'il n'était pas nécessaire, dans les circonstances actuelles,

de fournir des renseignements précis. Ne voulant pas que des étrangers te mettent au courant de ta situation, j'ai pris les devants.

—Tu as bien fait. Désormais, s'il y a des ennuis à subir c'est moi qui les subirai ; des formalités à remplir, c'est moi qui les remplirai. Pourvu que ça ne retarde pas trop notre mariage, c'est tout ce que je souhaite.

Et s'approchant de sa mère, le lieutenant mit sur son front un tendre et respectueux baiser.

—Allons, reprit-il après un instant de silence, te voilà moins triste !... Me permets-tu d'aller jusque chez Mme Werner ? Songe que je n'ai pas vu ma fiancée depuis trois jours.

Un coup très discret frappé à la porte l'empêcha de continuer sa phrase.

—Entrez ! fit-il.

Une délicieuse frimousse apparut, encauchonnée de laine blanche.

—Oh ! Marguerite. Quelle surprise !... Comment allez-vous ?

La jeune fille tendit la main à son fiancé, embrassa celle qu'elle considérait déjà comme sa mère et, se laissant tomber sur un fauteuil, balbutia :

—Ah ! que je suis essouffée ! J'ai tant couru.

—Qu'est-ce qui vous a fait courir ? Vous avez eu peur ? Il fait si noir dehors.

—J'avoue que je suis sous le coup d'une assez vive émotion ; mais l'obscurité n'y est pour rien car la peur m'a prise avant que je quitte la maison.

—Que s'est-il donc passé, ma chère enfant ? interrogea la vieille dame.

Marguerite se recueillit un instant pour reprendre haleine.

—Vous savez, dit-elle enfin, que mon oncle Werner, en réponse à la lettre que nous lui avons écrite pour lui apprendre